

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE

FRANÇOISE DE GRAFFIGNY

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE



VOIR DE PRÈS

PREMIÈRE ÉDITION :
1747, Prault fils, Paris.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-813-6

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

AVERTISSEMENT

Si la vérité, qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grâce devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'éditeur de cet ouvrage en présentant au public les lettres d'une jeune Péruvienne dont le style et les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation.

Enrichis par les précieuses dépouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitants de cette partie du monde comme un peuple magnifique,

et le sentiment de respect ne s'éloigne guère de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, non seulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur langue se rapproche de notre idiome. *Comment peut-on être Persan ?*

Nous méprisons les Indiens ; à peine accordons-nous une âme pensante à ces peuples malheureux ; cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons partout des monuments de la sagacité de leur esprit et de la solidité de leur philosophie.

L'apologiste de l'humanité et de la belle nature a tracé le crayon des mœurs indiennes dans un poème dramatique dont le sujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumières répandues sur

le caractère de ces peuples, il semble que l'on ne devrait pas craindre de voir passer pour une fiction des lettres originales qui ne font que développer ce que nous connaissons déjà de l'esprit vif et naturel des Indiens, mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement, et l'on se serait bien gardé d'y soumettre cet ouvrage si son empire était sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premières lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément qu'étant composées dans une langue et tracées d'une manière qui nous sont également inconnues le recueil n'en serait pas parvenu jusqu'à nous si la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite. La complaisance qu'elle a eue de les communiquer

au chevalier Déterville, et la permission qu'il obtint enfin de les garder, les a fait passer jusqu'à nous.

On connaîtra facilement aux fautes de grammaire et aux négligences du style combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui règne dans cet ouvrage. On s'est contenté de supprimer (surtout dans les premières lettres) un grand nombre de termes et de comparaisons orientales qui étaient échappées à Zilia, quoiqu'elle sût parfaitement la langue française lorsqu'elle les traduisait ; on n'en a laissé que ce qu'il en fallait pour faire sentir combien il était nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphysiques qui auraient pu paraître obscurs, mais sans rien changer au fond de la pensée. C'est la seule part que l'on ait à ce singulier ouvrage.

LETTRE I

Aza ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attends que ton amour vienne briser les chaînes de mon esclavage. Hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler mes larmes ; mais ma douleur, mes craintes, mon désespoir ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère âme de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alter-

native ! mortelle inquiétude ! ô, mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible qui aurait dû être arraché de la chaîne du temps et replongé dans les idées éternelles, depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares maîtres d'*Yalpor**, fiers de la puissance d'exterminer ! la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours si semblables entre eux aient par rapport à nous de si funestes différences ? Le temps s'écoule ; les ténèbres succèdent à la lumière ; aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun

* Nom du tonnerre.

intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devait éclairer le triomphe de notre union. À peine commençait-il à paraître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes *quipos** et profitant du silence qui régnait encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servaient au défaut de l'écriture pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servaient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

rendrais immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

À mesure que je travaillais, l'entreprise me paraissait moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenait sous mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentiments, comme il était autrefois l'interprète de nos pensées pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Tout entière à mon occupation, j'oubliais le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux était arrivé et que les cent portes* s'ouvriraient pour laisser un libre passage au soleil

* Dans le temple du Soleil il y avait cent portes, l'*Inca* seul avait le pouvoir de les faire ouvrir.

de mes jours ; je cachai précipitamment mes *quipos* sous un pan de ma robe et je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, nos vierges éperdues, fuyant devant une troupe de soldats furieux qui massacraient tout ce qui s'opposait à leur passage, nos *mamas** expirantes sous leurs coups, dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre, les gémissements de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toutes parts l'horreur et l'effroi m'ôtèrent jusqu'au sentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai,

* Espèce de gouvernantes des vierges du Soleil.